



ROUERQUE
noir

GILLES
SEBHAN

**TIGRE
OBSCUR**

Présentation

« Derrière les garçons, il y avait une chose étrange. C'est en zoomant pour pouvoir identifier le logo que le jeune officier s'en était aperçu. C'était une forme blanche. Une sorte de sac. Mais à bien y regarder, ce sac semblait contenir une personne recroquevillée dont la main surgissait et semblait appeler au secours à travers le temps. »

Enfant, il a été séquestré par une femme qui s'est donné la mort sous ses yeux. Adolescent, il a subi des sévices dont il n'a jamais parlé. Aujourd'hui, il vit de l'autre côté de la proche frontière et poursuit des études en psycho-criminologie. Mais il a un tigre en lui, et a décidé de ne plus lutter mais de lui trouver des proies. Pour lui, il n'y aura qu'une vérité et elle aura l'odeur du sang.

Auteur d'une œuvre foisonnante, notamment chez Gallimard et Denoël, Gilles Sebhan publie aux Éditions du Rouergue une série policière saluée par la critique, mettant en scène un héros récurrent, le lieutenant Dapper. Ont déjà paru *Cirque mort* (2018, Rouergue en poche 2020), *La Folie Tristan* (2019), *Feu le royaume* (2020) et *Noir diadème* (2021).

DU MÊME AUTEUR

Dans la même collection

SÉRIE LE ROYAUME DES INSENSÉS

Cirque mort, 2018, Rouergue en poche, 2020

La Folie Tristan, 2019

Feu le royaume, 2020

Noir diadème, 2021

Chez d'autres éditeurs

Haut risque, éd. Parc, 2003

Presque gentil, Denoël, 2005

La Dette, Gallimard, coll. Blanche, 2006

Fête des pères, Denoël, 2009

Tony Duvert, l'enfant silencieux, Denoël, 2010

Domodossola, le suicide de Jean Genet, Denoël, 2010

London WC2, Les Impressions Nouvelles, 2013

Salamandre, Le Dilettante, 2013

Mandelbaum ou le rêve d'Auschwitz, Les Impressions Nouvelles, 2014

Retour à Duvert, Le Dilettante, 2015

La Semaine des martyrs, Les Impressions Nouvelles, 2016

Graphisme de couverture : Odile Chambaut

Image de couverture : © Emilio Brizzi/Millennium Images, UK

© Éditions du Rouergue, 2022

www.lerouergue.com

GILLES SEBHAN

TIGRE OBSCUR

roman

ROUERGUE
noir

*...et j'entendis l'un des quatre
animaux qui disait d'une voix
de tonnerre : Viens et vois.*

Apocalypse de Jean

L'éveil

1.

Le métal frottait contre sa peau. Il n'y avait aucune limite à son pouvoir. Il le sentit qui s'éveillait, s'étirait, montrait les dents. À l'intérieur de lui, la bête se mit à gronder tandis que le jeune homme terminait de se préparer. Personne n'aurait pu soupçonner sur le campus qu'il abritait en lui l'animal d'un cirque mort au fond de l'enfance, la gueule d'un tigre contre la terre gelée. L'animal pouvait rester assoupi durant des semaines, puis brusquement il s'éveillait et remuait contre son sein. Alors le combat commençait. *Tigre*, murmura le garçon en quittant la chambre où son camarade dormait. Il eut l'image de l'adolescent spartiate qui se laisse dévorer le cœur par le jeune loup qu'il cache plutôt que de révéler son secret. Officiellement, il était étudiant en psycho-criminologie. Cours en amphithéâtre. Travaux pratiques avec études de cas. Stages prévus dans un tribunal pour enfants ainsi que dans un centre pour délinquants en phase de réinsertion. De ce côté-ci de la frontière, vierge comme une feuille pas encore imprimée, avec un nom de famille qui ne disait rien à personne. Son nom changé

pour celui de sa mère. L'administration avait considéré la demande comme légitime au vu de ce qui lui était arrivé.

La veille avait eu lieu l'incident. Dans un amphithéâtre en train de se vider, il avait entendu quelqu'un ricaner. Puis ostensiblement l'appeler par son nom. Son nom de l'autre côté. Quand il s'était retourné, il n'avait pas été surpris de reconnaître le sportif qu'il avait désiré en début d'année, et qui l'avait coincé dans les douches pour l'humilier. Il ne parvenait pas à penser à ce qu'il l'avait obligé à faire, pas sans trembler. Mais pas de peur, non c'était de rage contre lui-même qu'il frissonnait. Il y avait l'enfant soumis et le tigre. La coexistence des deux le déchirait.

Non, il ne permettrait à personne de dévoiler son secret, dit-il à haute voix, car c'était une manie qu'il avait prise de réfléchir tout haut, mais en marmonnant d'une manière tellement indistincte qu'on avait l'impression d'une langue étrangère ou d'un code. Il y avait autour de lui tous ces apprentis théoriciens du crime, psychologues spécialisés, futurs experts pour enquêtes rondement menées. Tout ça ne l'intéressait pas. Il ne souhaitait pas découvrir de nouveaux crimes, ni arrêter de futurs meurtriers, ce qu'il voulait c'était comprendre ce qui s'était passé.

2.

Théo se mit à pleurer. Sourdemment, sans gémir. Ce fut un ruissellement soudain comme une pluie contre une vitre. Un jour il ne pourrait plus le supporter, ce tigre qui n'attendait qu'une chose pour se manifester. Un jour c'est certain, il ne résisterait plus à son appel. Il se trouvait au milieu d'un couloir violemment éclairé. Derrière les fenêtres, on

devinait les plantes d'un jardin d'hiver. Était-ce une douleur ou un vertige de se découvrir meurtrier ? Un vertige qui vous attirait. Un désir fou qui dévalait sur vous et vous emportait. Dans les livres de son grand-père, il y avait toutes ces légendes violentes où l'homme se construisait en détruisant. Il y avait l'évocation de cette cérémonie funéraire où on défigurait les morts. Les rites initiatiques où il fallait abandonner quelque chose de soi. Tuer ou être tué, il n'y avait pas d'autre solution.

Le gardien à l'entrée du campus le salua. C'était un homme au gros visage d'alcoolique, qui avait atteint la sagesse des désespérés. Il sourit dans les lumières du petit arbre enguirlandé pour les fêtes. Son visage passait du vert au rose, dans une féerie indécise derrière la vitre. Un témoin à neutraliser, pensa le jeune homme, en s'imaginant déjà son futur meurtre, anticipant toutes les pistes qui pourraient conduire jusqu'à lui. Rien ne lui semblait tout à fait réel, peut-être parce qu'il était de l'autre côté de la frontière, sur les terres de Marcus Bauman. Pourquoi ne pouvait-il s'empêcher de s'identifier à cette ordure qui avait failli tuer son père ? Comment pouvait-on s'identifier à ça ?

On lui avait toujours dit qu'il était *spécial*. C'était une vraie lèpre du langage autour de lui. On ne cessait de se pencher sur son berceau, sans imaginer qu'il avait grandi et qu'on avait oublié d'inviter la méchante fée. Sa mère hochait la tête en le regardant avec une admiration désespérée. C'était comme si elle avait perdu son fils lors de cet enlèvement, comme s'il n'était jamais revenu. Son père, lui, avait feint de l'oublier pour se consacrer à son frère adoptif. L'enfant magique, splendide et inapte au monde. Théo avait aimé Ilyas comme un frère, plus qu'un frère. Il était parti pour ne pas commettre l'irréparable. Son amour était

une plaie, son désir était impur. Chaque fois qu'il retournait dans les ruines du centre incendié, qu'il longeait l'allée aux arbres centenaires, c'était l'écho que la nature lui renvoyait.

3.

Dans le bar, il s'assit sans regarder personne. C'était un vieil endroit, une survivance. Des types sales, seuls, le déviesagèrent. On ne rencontrait plus son semblable qu'à travers les ondes et les réseaux. Mais c'était encore un moyen d'être fiché, traçable. Ce n'était pas comme ça qu'on devenait un prédateur dans la nuit. Le métal se réchauffait au contact de la peau. La lame butait contre les muscles tendus de son ventre. Il avait été un garçon malingre dans l'enfance. Il se le disait sans pouvoir y croire. Cette image se tenait de l'autre côté de la frontière. Il n'avait pas le pouvoir de la rejoindre. C'était un couteau de fortune comme on en fabrique en prison. Décidément, il faudrait qu'il songe à se soigner. Il fut secoué d'un rire intérieur mais dont les hommes qui l'épiaient, concentrés dans leur désir, pouvaient apercevoir malgré tout les soubresauts. Il fut agité d'une sorte de tic ou de *trouble obsessionnel compulsif*. Il savait tout cela. Il avait passé son enfance à lire et à étudier des ouvrages de psychiatrie. C'était devenu pour lui un second langage.

Il sortit un carnet, griffonna quelques notes et commença à crayonner. Il dessina un coin du bar, le hachura. Il ébaucha un portrait du serveur, le type cynique par excellence, la trentaine faussement branchée, ancien coach sportif ou militaire, qui avait trouvé ce job où il donnait du rêve à de vieux pédés avant de rentrer dans sa piaule pour insulter sa femme et la sauter. Heureusement, pensa Théo, il n'éprouvait pas le moindre désir pour ce type, car le désir l'affaiblissait et

faisait renaître en lui l'enfant caché. Il aurait voulu que ce désir parte à jamais. C'était une affreuse bombe affective qui se déclenchait à chaque fois, comme avec le garçon du campus qui l'avait humilié. Mais non, le serveur n'avait pas ce pouvoir sur lui. Il serait tellement facile de lui faire avaler sa langue, lui ouvrir la bouche avec un écarteur pour y verser du détergent ou lui injecter un poison provoquant une hémorragie cérébrale. Quand on connaissait la pharmacopée, il y avait l'embarras du choix.

Le serveur venait de placer son verre devant le jeune inconnu. Il se pencha sur le carnet, lui dit *hé ! mais qu'est-ce que tu fais ? Tu me dessines ou quoi ?* Il fronçait les sourcils d'un air mécontent. C'était parfait, c'était une aubaine parce que ce type, il ne le désirait pas. Théo se pencha, comme pour lui parler à l'oreille. Il prit sa tête à pleines mains et la cogna contre le comptoir comme une balle qui ne veut pas rebondir. Le sang gicla dans les verres. Théo avait été malingre mais c'était du passé. À l'âge de quinze ans, il avait commencé à partir de la maison pour la grande forêt, dans la région des bunkers. Il courait, luttait avec les éléments, s'entraînait à tuer de petits animaux à mains nues. Il avait également trouvé un renforcement rocheux, semblable à une grotte, où il se tenait silencieux, dans une sorte de méditation. Son frère adoptif avait la connaissance absolue de ce qu'il faisait. À la maison, Ilyas accueillait le jeune Théo par un léger sourire. *Voilà le tigre*, disait-il, et il acquiesçait comme s'il s'agissait d'un grand secret.

Dans le bar, il y eut un vent gelé soudain qui sembla figer les consommateurs au-dessus de leurs verres. Sur les hauts tabourets un vieux professeur dépressif et un apprenti boucher trop nourri, dans un coin près d'une lampe à abat-jour frangé deux amants qui se retrouvaient là faute d'un lieu où

ils auraient pu s'aimer en toute intimité, et les observant avec concupiscence un chauffeur entre deux livraisons qui avait oublié la sobriété. Tous aspiraient à la transparence. L'alcool était le principe vertueux de cette entreprise, le sexe même avait été mis à distance et n'arrivait que comme une possibilité de supporter encore une nuit la saleté de l'existence. Non, personne n'avait envie d'une action d'éclat si bien que ce public peu coopératif sembla entrer dans une ère glaciaire. Une musique eut beau retentir, venue de la playlist habituelle, personne ne sembla sortir de sa léthargie. Le serveur amoché balbutia en tentant de se redresser. Théo fit rapidement jaillir la lame et l'approcha de son oreille. *Tu sens ta fragilité ? La possibilité de continuer ou pas. Tu la sens cette limite ?* Le serveur tenta d'articuler un *oui* nasillard à travers son nez cassé. Un *oui* à peine audible, mais un *oui* quand même. *Bien*, souffla le jeune homme comme s'il était infiniment soulagé, comme si la réponse venait de leur sauver la mise à tous les deux. *Très bien*, répéta-t-il, avant d'ajouter comme un hypnotiseur : *Et maintenant, tu vas m'oublier.*

Les ruines

1.

Dapper ne cessait de revenir sur les lieux où tout avait commencé et qui à présent n'étaient plus qu'une ruine abandonnée. La mémoire du corps est une chose étrange, elle constitue une blessure plutôt qu'une aide, car elle souligne, à chaque souvenir, que le monde a changé. Au commissariat, il avait ce type de réflexe absurde. Descendant de voiture, il tournait la tête vers la droite pour contempler les canards du lac miniature, mais depuis des années le petit plan d'eau avait été comblé, un bâtiment imposant en brique et verre l'avait remplacé, les canards avaient disparu. Dapper espérait qu'ils se soient envolés. Il l'espérait et savait pourtant que ce n'était pas vrai. Qui se souciait à présent d'un lac miniature, si ce n'est un vieil homme ? se dit Dapper, qui était pourtant encore en pleine force de l'âge. Mais il anticipait depuis toujours l'avalanche du temps qui ensevelit les sentiments et la volonté.

Il s'avança dans l'allée du centre thérapeutique. On aurait dit que les arbres décharnés par l'hiver le reconnaissaient.

Pour un peu, si l'on se laissait aller, il serait facile d'imaginer qu'on pendait là, accroché au bout d'une corde. Le policier savait que c'était une pensée magique mais il ne pouvait s'en empêcher. Le monde s'était assombri ces dernières années. La ville s'était peuplée. Le terrain vague où il avait trouvé le corps du jeune migrant avait disparu sous des immeubles flambant neufs. L'extension des hommes sur le territoire se faisait toujours au détriment des plus faibles, des plus pauvres. Depuis toutes ces années, des gosses continuaient de survivre en attendant de pouvoir traverser vers l'autre rive. On les voyait errer au milieu de la ville. Au petit matin, certains ne se réveillaient pas. Cela n'avait pas changé, non. Mais empiré. Officiellement, tout était pourtant sous contrôle. *La zone avait été nettoyée de ses parasites*, c'est ce qu'avait déclaré un responsable politique local qui avait d'abord provoqué le scandale avant d'être élu. Le jeune migrant découvert assassiné serait à présent un homme. Dapper préférerait ne pas y penser.

Son lieu de recueillement, c'étaient ces ruines. Cette bâtisse en brique, ses ogives brisées. Pendant un temps, le site avait été investi par de jeunes squatters. La police était intervenue deux ou trois fois, puis s'était lassée. Des ombres avaient envahi la nuit cet espace. On venait ici trafiquer ou faire la fête. On voulait connaître le grand frisson en visitant les chambres des petits insensés. L'histoire du meurtrier Bauman avait fini par devenir une sorte de légende qui s'ancrait dans ce lieu. On venait s'y faire peur comme dans une maison hantée. On ne pensait pas que le danger pouvait être autre chose qu'une impression ou un reflet du passé. Et puis une nuit, deux jeunes filles grimpées sur le toit de l'appendis joutant le bâtiment principal étaient passées à travers une verrière. L'une avait chuté sur une poutre métallique,

elle était morte sur le coup. L'autre avait peut-être eu plus de chance, pourtant qui l'aurait affirmé ? Elle avait évité la poutre, mais son corps avait violemment heurté des sacs de ciment séché et elle avait eu la colonne brisée. On pouvait encore la croiser au supermarché, dans son fauteuil roulant. Elle était vivante mais paralysée. Dapper ne pouvait pas imaginer quels sentiments la traversaient depuis ces quinze années.

Ou bien au contraire le pouvait-il ? Le policier sentit en lui se propager l'onde d'un ricanement sourd, comme si un mauvais ange venait de se percher sur son épaule. Était-il semblable à cette jeune fille depuis toutes ces années ? Et les habitants éprouvaient-ils le même malaise à le croiser ? Là, déambulant dans ce centre commercial, accompagné de son fils adoptif qu'on continuait à considérer comme un dégénéré. Dapper s'était durci comme une pierre. Il s'était fermé aux rumeurs du monde. Au fond, celui qu'il avait pris pour un illuminé, le docteur Tristan, avait raison. Il n'y avait rien de plus néfaste pour l'humanité que les *normaux*. C'était la disgrâce absolue. C'était la méchanceté et le manque d'imagination. C'était la reproduction à l'infini de la même illusion. Du même mensonge. Dapper avait choisi de s'avancer vers une vérité. La vérité s'appelait Ilyas. Le garçon vivait encore avec lui. Il n'avait pas bougé. Éternel adolescent. Ses traits semblaient figés, seul être au monde à ne pas se trouver soumis au temps. Il avait des proférations compulsives qui troublaient Dapper. Cela revenait plusieurs fois par jour, pendant un temps donné. Surtout quand il rentrait d'une sortie en ville, encore heurté par la violence ordinaire de la rue. Dehors, il y avait les ennemis. Mais puisque le centre n'était plus là pour le protéger, il fallait bien s'y affronter. Depuis quelques semaines, une nouvelle phrase avait fait son apparition dans le langage

du garçon. Sans agressivité mais avec une détermination martiale, Ilyas mettait en garde le policier quand il ouvrait la porte. *Touche pas la vérité*, annonçait-il, et il le répétait une seconde fois, comme un écho assourdi. Quand Dapper avait demandé ce qu'était la vérité, le garçon avait désigné son orteil, était remonté d'un geste tout le long de son corps jusqu'à sa tête. Et comme un secret révélé, avait déclaré : *ça c'est la vérité*.

2.

Le centre, après l'accident de la verrière, fut définitivement considéré par la population de la ville comme une malédiction. Les pouvoirs publics abandonnèrent tous les projets de réhabilitation envisagés. On commença à dire que les bâtiments seraient rasés. Mais une clause de la donation par le docteur Tristan spécifiait que le lieu ne pouvait être dédié qu'à la protection des enfants. Tout fut bloqué. On décida de faire comme si ce lieu n'avait jamais existé. On avait toujours mieux à faire qu'à injecter de l'argent pour refonder un centre pour jeunes déments. Ainsi pensaient ceux qui géraient la ville. La maladie mentale semblait faire peur. Si l'on avait pu, on aurait contrôlé tout à fait les naissances pour que ce genre de phénomène n'arrive plus jamais.

Dapper en était là de ses pensées, contemplant les murs décrépits qui gardaient la trace des présences passées, tous ces graffitis nerveux qui semblaient comporter des messages cryptés disant des choses terribles sur le monde adulte, sur la fin de ce monde, sur les désastres annoncés, quand il entendit une exclamation derrière lui. Une voix de femme, dans les aigus. *Mais non, je n'en crois pas*

mes yeux. C'est mon inspecteur préféré. L'ancienne secrétaire du centre s'avança à petits pas, ridicule comme elle l'avait toujours été. Dapper se trouva surpris, il ne parvenait pas à retrouver son nom. *Stella, dit-elle, je travaillais au centre. Et voici mon neveu, vous savez.* Elle désigna un adolescent trisomique qu'à l'instant Dapper vit sortir des ruines du bâtiment. En apercevant le policier, le garçon n'eut pas peur du tout, mais au contraire vint à sa rencontre et le serra très fort dans ses bras. Dapper balbutia, Stella se mit à rire comme une petite fille et l'adolescent l'imita.

L'ancienne secrétaire expliqua qu'elle s'était reconvertie. Elle préparait les repas dans une cantine scolaire. *Il n'y a pas de sot métier,* dit-elle en haussant les épaules. *Après tout je reste au contact des enfants, c'est tout ce qui compte. Vous savez, je suis moins bête que le docteur Tristan le croyait.* Dapper hocha la tête. Il se défendit d'avoir cru une chose pareille et lui rappela que Tristan aimait s'entourer de souffre-douleur. *Ah ça, dit-elle, vous avez raison. Ce n'était pas un tendre celui-là.* Puis elle s'excusa, se rappelant que son ancien patron s'était suicidé d'une balle dans la bouche après avoir révélé être le père caché de Dapper. *Oh vous savez,* répondit le policier, *vous pouvez dire sur lui ce que vous voulez, je ne me suis jamais considéré autrement que comme un orphelin et ça ne risque pas de changer.* Stella hésita, visiblement gênée. *J'ai gardé des documents,* dit-elle. *Quelque chose là-dedans pourrait vous intéresser.* Dapper s'étonna. Il pensait avoir fait disparaître lui-même les dossiers les plus compromettants, ceux qui concernaient les forfaits commis avant leur admission par certains des petits pensionnaires. *Il ne s'agit pas d'eux,* dit Stella, *mais de votre fils.* Il y eut un silence. Dapper hocha finalement la tête. *Très bien, je passerai.*

3.

Devine qui j'ai rencontré au centre. Dapper aurait voulu adopter un ton enjoué mais sa voix sonnait creux. À l'autre bout du téléphone, Anna soupira. Décidément il ne lâcherait jamais. Cela faisait des années qu'ils étaient séparés, mais Dapper continuait de l'appeler sous des prétextes futiles. Écoute, dit-elle, je n'ai pas vraiment le temps de jouer aux devinettes, je te rappelle que nous sommes samedi soir et nous sortons dans quelques minutes pour assister à un concert. Dis-moi vite. Dapper se sentit soudain comme un enfant rabroué. Il n'avait plus envie de dire un mot. Il expliqua quand même, à contrecœur, l'histoire de Stella et de son neveu. Un trisomique, répéta mécaniquement Anna. Très bien, dit-elle, même si ça n'avait aucun sens. Écoute, on en reparle. De toute façon, il faut que je te rappelle pour mettre au point notre réveillon. Je sais, admit-elle par anticipation, que tu ne trouves pas que ce soit une bonne idée, mais il faut bien dépasser les traumatismes, non ? Il est peut-être temps. Enfin, tu as encore quelques jours pour te décider. Mais je crois que c'est le bon moment. Il est prêt à accepter de te voir et de ton côté, eh bien de ton côté, j' imagine que tu peux faire l'effort de ne pas venir accompagné. Elle voulait parler d'Ilyas. Elle n'avait jamais pu supporter sa présence. Elle lui avait demandé de choisir. C'était elle ou lui. Il avait choisi. Non, je ne pense pas, dit-il, piqué au vif. Bon bon, fit-elle, je te laisse, Hélène m'attend. On reparlera de tout ça. Et sans lui laisser le temps de répondre, elle raccrocha.

La vérité

1.

De l'extérieur, il repéra qu'Ilyas était rentré. La fenêtre de sa chambre était éclairée, ou plutôt clignotait. Quelques jours plus tôt, Dapper avait installé la guirlande de Noël que le garçon affectionnait et qui produisait de vives couleurs. Ilyas avait eu ce qu'il voulait après tout. Il avait trouvé un père. Il avait trouvé un foyer. Dapper haussa les épaules à cette pensée, car à présent le foyer se résumait à lui seul. Sa femme était partie. Son fils s'entêtait à ne plus vouloir lui parler. Avec les meilleures intentions du monde, Dapper avait tout gâché. Il ouvrit la porte, ressentit dans la pénombre l'intensité du silence. Ce n'était pas une absence de son, mais comme une onde très forte. Le policier avait l'habitude et pourtant ne s'habitait pas.

Avec le garçon, la communication n'était pas simple. Il refusait parfois de répondre. Puis brusquement, il se trouvait pris dans une compulsion de paroles. Il prétendait souffrir à cause des mots. *Les mauvais mots*, disait-il. Cela semblait le brûler. Il y avait cette voix dans le plexus solaire,

comme une bouche qui s'ouvrait en lui, et cette autre dans le dos. Il y avait ces jours où il restait prostré dans son petit lit. L'ancien lit dans la chambre du fils. Plusieurs fois, Dapper avait proposé d'en acheter un plus grand, un lit d'adulte. Mais Ilyas alors était entré en crise, martelant qu'il ne voulait pas en changer. *C'est mon lit*, gémissait-il, comme si on voulait lui arracher l'être le plus précieux. Dans ces cas-là, Dapper avait appris qu'il ne fallait pas insister.

Au fond, Ilyas n'avait pas grandi. C'était l'éternel garçon de quinze ans. Ses cheveux drus et noirs, ses yeux plus sombres que la nuit. En tenant le réel à distance, il se protégeait des attaques que le temps fait subir aux hommes. *La vérité qui compte*, répétait-il, sans solution de continuité avec ce que venait de lui dire son père adoptif. Il était difficile d'interpréter ses paroles qui sonnaient toujours comme une sorte de prophétie. Si l'on tentait de lui demander des explications, on se heurtait soit à un mur de silence soit à une volée de mots sortant dans le plus complet désordre mais dans quoi on pouvait percevoir, recombinaisons, toutes les phrases fétiches qu'il utilisait. Les mots étaient pour lui comme des objets qu'il déplaçait à son gré dans son esprit. Parfois il vous les balançait à travers la figure comme un singe énervé.

2.

En même temps, il y avait chez le garçon quelque chose qui tenait du génie. Il plissait les yeux et disait à Dapper *je suis sorti de la réalité*. Et quand le policier lui demandait comment il faisait, Ilyas traçait dans l'air un cercle et disait *Les portes sont tout autour de toi, il n'y a qu'à les ouvrir mais toi tu restes coincé*. Dapper haussait les sourcils. *Tu*